

LES

AMBITIONS DE FARAUDE

PAR Mlle VÉNAIDE FLEURIOT

CHAPITRE II

(Suite)

Ah ! certes, les maîtres de la Quenouille auraient bien pu couper leur cuisine en deux, tailler sur la pièce une salle à manger incommode où la table ronde recouverte d'une toile cirée vulgaire aurait pris droit de cité. Ils avaient préféré la cuisine de leurs prédécesseurs, vaste, propre, aérée, et aussi la table solide carrée placée devant la seconde fenêtre du vaste appartement.

Ce fut dans la partie supérieure, qui était le domaine de Faraude, que Clémence s'installa. Deux lampes de cuivre furent placées devant elle, elle les nettoya, les alluma et les porta dans la boutique qu'elles éclairèrent à demi. Cela fait elle revint s'occuper cette fois de l'oie, qui se prélassait sur la table massive placée contre la fenêtre éclairant cette partie de l'appartement.

Faraude prit une poignée de papier, l'alluma au contact de la jolie flamme qui léchait l'écorce des bûches entassées dans la cheminée, et, empoignant l'oie par le cou et par les pattes, l'exposa au-dessus de ce feu tout flammes.

Elle la tournait, la retournait et faisait remarquer à Clémence qu'il fallait uniquement brûler le duvet attaché à la chair, et si délicatement que la chair elle-même n'en reçut aucune atteinte.

La jeune fille regardait, écoutait, questionnait, et finalement se fit expliquer la manière dont Faraude préparait le soir le hachis savoureux qui devait remplir l'oie.

C'est qu'elle aurait bien voulu y mettre la main, la petite Clémence, uniquement pour entendre son père, dont elle était la Benjamine, s'écrier en mangeant le fameux hachis :

— Vous savez que la petite y a mis la main.

Elevée sagement selon sa condition et très heureuse dans son milieu modeste, la jeune fille avait le légitime amour-propre d'être regardée dans la famille comme une ménagère habile, comme une personne très entendue dans les travaux domestiques de tout genre.

— T'aidrai-je ce soir, Faraude ? demanda-t-elle tout à coup. Je sais bien que tu ne veux jamais que personne vicie t'aidier pour t'embarasser, dis-tu ; mais moi, tu me laisseras bien griller les marrons ?

Faraude, qui en avait fini avec le flambage de l'oie, tourna vers sa jeune maîtresse son visage rougi par la flamme et répondit gaiement :

— Je n'aime pas à mêler tout le monde à ma cuisine, comme vous savez bien, Clémence. Toutes ces bonnes commères qui vous proposent leurs services ne sont bonnes qu'à faire manquer les plats. Eh bien ! moi je tiens à ce que je prépare soit bon et bien accommodé. Chacun a son amour-propre ; mais tout de même je te laisserai me donner un coup de main.

— Papa dit que tu es la meilleure cuisinière de St-Cornély, reprit Clémence, que cette permission enchantait : mais je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est pour te flatter qu'il dit cela, car il y a au Cygne-Noir des cuisinières qui ont une meilleure cuisine que la nôtre à préparer.

— Bien sûr qu'ici je ne me fais pas la main tous les jours, dit Faraude en souriant ; mais croyez bien, mademoiselle, qu'aucun des plats fins qui se font au Cygne-Noir ne me ferait peur. Tenez, demain, puisque nous avons du monde, j'ai bien envie de faire un entremets sucré tout à fait nouveau pour manger après l'oie.

Il y aura des enfants, et les enfants ça aime mieux le sucre que la graisse.

— Est-ce dans le livre de cuisine que t'a donné papa que tu as vu ce gâteau, Faraude ?

— Non, Clémence, c'est la cuisinière de notre voisin l'officier, celui qui a tant d'or sur les manches de son habit, qui m'a écrit la recette. Elle écrit très bien, cette fille, et elle lit toutes les écritures. Mais malgré son instruction je ne la fréquente que le moins que je peux, c'est du drôle de monde tout ça, Clémence, c'est du drôle de monde.

Tout en parlant, Faraude avait atteint, rien qu'en se haussant sur la pointe des pieds, un livre cartonné posé sur la tablette de la cheminée.

Elle l'ouvrit à l'envers, prit un papier plié entre les feuillets et l'apporta à Clémence.

Celle-ci le déplia et lut tout haut ce qu'il contenait.

Faraude, très attentive, écoutait de toutes ses oreilles et se livrait à un calcul mystérieux sur ses doigts.

— Et tu sauras faire ce gâteau rien qu'en entendant lire cela ? demanda la jeune fille.

drais pas passer la belle fête de Noël gardant sur mon dos le ballot de mes péchés.

— Ah ! ah ! dit Clémence en riant, tu parles comme papa, et voilà le ballot qu'il est allé porter à la gare sans doute.

— Ça pourrait bien être ; est-ce que nous ne connaissons pas ses finesses ! La veille de toutes les grandes fêtes, il y a toujours à la diligence... non, au chemin de fer, un gros ballot que le maître peut seul remuer.

Eh ! je crois bien. Rien ne nous appartient comme nos péchés, et ils sont quelquefois bien lourds. Je ne parle pas pour ton père, car il n'y a pas un homme plus honnête dans le pays.

— Et il a un si bon caractère, remarqua Clémence.

— Bon, dit Faraude finement, il est gai et de bonne humeur le plus souvent, c'est vrai ! mais il a aussi son grain d'orgueil et d'obstination, et il ne fait pas bon de le heurter, tu le sais bien.

Le bonhomme a encore le bras solide, et je te promets qu'il sait à l'occasion se servir de son aune.

Tu ris parce que toi, tu es sa dernière, et que dame il n'y a pas moyen de parler de toi autrement qu'avec affection ; mais quand le maître Ronan n'aime pas les gens, il sait bien le leur montrer.

Ah ! ça, perds-tu la tête ? Il ne faut pas de nappe ce soir, c'est vigile. Je l'ai mise là pour le réveillon de cette nuit.

Cet avertissement finit leur conversation, et chacune d'elles s'occupa de son travail en silence.

CHAPITRE III

Lorsque sept heures sonnèrent à l'église voisine, M. Ronan et sa femme pénétrèrent dans la cuisine où leur souper allait être servi, un léger souper maigre qu'ils mangèrent de très bon appétit.

Faraude les servait et en même temps faisait des apparitions dans la boutique, quand la sonnette attachée à la porte d'entrée retentissait, annonçant l'entrée d'un client.

Pendant les repas, c'était une de ses charges d'aller prendre le rôle de marchande, et elle savait peser la laine, débrouiller les échevaux et auner les draps aussi bien que personne.

Le souper fini, le marchand retourna avec sa femme et sa fille dans la boutique ; mais non plus pour la vente qui ne se prolongeait guère dans la soirée. Il s'agissait de placer les épais abat-vent qui ne quitteraient pas les vitres le lendemain, en l'honneur de la grande fête de Noël.

Tandis que M. Ronan s'occupait de ce soin, sa femme et sa fille mettaient intérieurement l'ordre dans la boutique.

Bientôt on aurait cherché en vain sur les comptoirs un brin de fil ou un morceau de drap.

— Demain, l'Auvergnat qui me fait concurrence n'aura pas le courage de clore ses abat-vent comme cela, dit le marchand en retirant avec force la petite porte après lui, on y verra clair dans sa boutique à lui.

— Le jour de Noël même, vous croyez qu'il vendra, Jean-Louis ?

— Il vendrait le jour du jugement dernier ; c'est un Auvergnat, quoi ! répondit Ronan. On m'a conseillé de faire comme lui, de laisser les fenêtres ouvertes au moins jusqu'à midi, demain ; mais je n'en ferai rien.

— Et vous aurez raison, mon père, dit Clémence. D'abord vous obéissez à la loi de Dieu, et puis on ne vous verrait jamais si, comme l'Auvergnat, vous étiez toujours occupé de votre commerce.

— Il faut bien respirer un peu, je ne voudrais pas vendre comme cela du premier jour de l'année jusqu'au dernier, ajouta Mme Ronan. Le marchand a comme les autres une âme à sauver et une famille à aimer.

— Celui qui ne pense qu'à s'enrichir ne s'occupe guère de ses choses, dit M. Ronan.



Le jeune homme enleva prestement la cuiller. (Voir page 15.)

— Demain vous pourrez me faire encore une lecture, ma petite fille. J'ai bien compris ce qu'il faut acheter, c'est entré ici dans ma tête. Demain, un peu avant vêpres, vous me relirez ce qui a rapport à la cuisson, et vous mangerez quelque chose de délicat, et M. Ronan, qui a toujours le mot pour rire quand il n'est pas buté contre moi à cause de Mathurin, dira tout haut devant la compagnie :

— Faraude, l'empereur n'a pas de meilleur cuisinier que toi.

Il ne dira plus l'empereur cette année, puisqu'il n'y en a plus, mais il dira quelqu'un qui est bien haut en grade, tout ce qu'il y a de plus huppé.

Mais nous restons à jaser, petite... Il faut que je prépare mon souper. Tu serais bien gentille de mettre le couvert, car tu sais que je n'ai pas trouvé mon confesseur en revenant du marché, et que rien ne me sera plus facile que de faire un saut jusqu'à l'église quand mon souper sera en train. Après souper, il n'y aura plus à y penser, puisque nous devons farcir la bête, et dame, moi aussi je ne vou-